



Charles : X 1889



Henri : X 1893

Contre-enquête

La Vérité sur l'Affaire Alfred Jarry



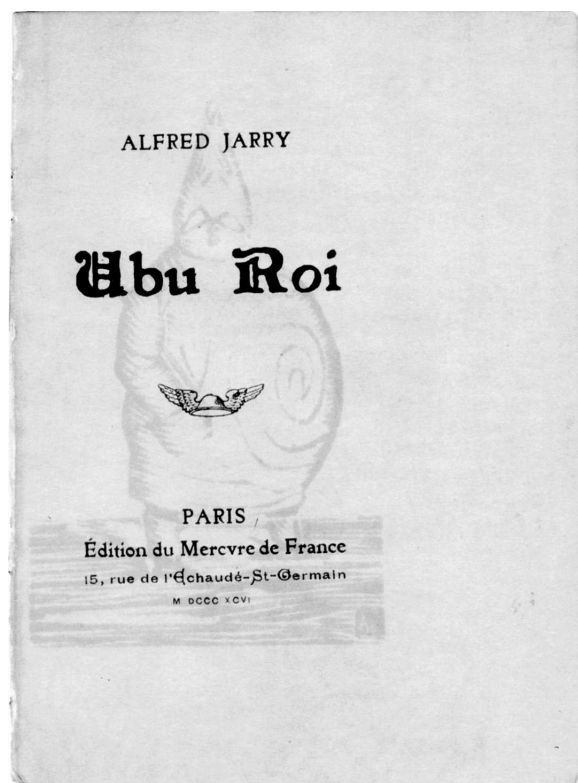
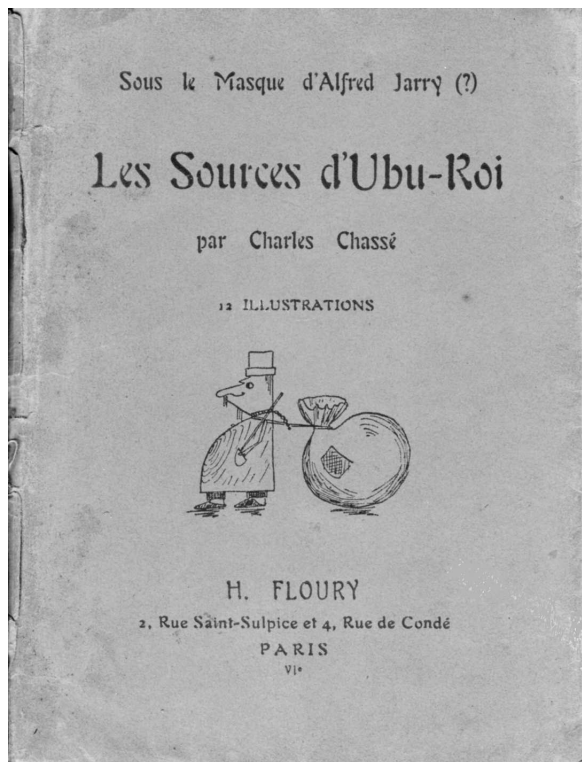
Agnès Thépot

Le détournement du titre d'un des gros succès littéraires de ces derniers mois n'a rien de fortuit. Le gros roman de Joël Dickers¹ et l'essai de 95 pages, publié par Charles Chassé en 1921 (et dont nous venons de dénicher chez un bouquiniste, un exemplaire reproduit ci-contre), ont en commun de traiter d'un problème - toujours d'actualité - celui de l'usurpation littéraire.

Imprimé avec des caractères *modern' style* comme celui de la première édition d'Ubu Roi², le titre de l'essai est sans ambiguïté. *Sous le masque d'Alfred Jarry (?) Les Sources d'Ubu Roi* est une enquête "à charge" qui tend à dépouiller notre Lavallois de toute responsabilité dans l'invention et l'écriture de ce qui est resté pour le public son œuvre-phare.

Les études postérieures sur Jarry ont intégré la recherche de Charles Chassé à l'analyse de l'ensemble de son œuvre, sans s'appesantir - car ce n'était pas le cœur de leur propos - sur les particularités de la genèse "ubique" au sein du lycée de Rennes. En ce qui nous concerne c'est cet aspect-là du travail de Charles Chassé qui va retenir notre attention et nous permettra peut-être de considérer d'un œil neuf les mystères du processus créatif.

.../...



¹ La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert, Paris, Ed Le Fallois / L'âge d'homme, 2012, 670 pp (dernier prix Goncourt des lycéens)

² Alfred Jarry, Ubu Roi, Paris, Edition du Mercvre de France, 15 rue de l'Echaudé, St-Germain, (1896). (En filigrane la monstrueuse figure d'Ubu dessinée par A. Jarry lui-même)

L'enquêteur :

Charles Chassé

(Quimper 1883-Neuilly 1965)

Nombre de Bretons ont connu Charles Chassé pour avoir lu ses billets culturels de 1919 à 1940 dans la *Dépêche de Brest* puis dans le journal qui lui a succédé après la guerre, le *Télégramme de Brest et de l'Ouest* auquel il collabora jusqu'à sa mort en 1965. On savait qu'il collaborait à d'autres journaux et revues tels que l'*Est Républicain* ou le *Figaro*, la *Revue des Deux Mondes* ou *Connaissances des Arts* mais l'on ignorait la plupart du temps, que, de son véritable métier, il était professeur d'anglais. Jusqu'en 1943, année de son départ à la retraite, sa carrière l'avait mené successivement aux lycées de Nîmes et d'Avignon (sur le poste de Mallarmé) puis – agrégation en poche (1910) – au lycée de Brest de 1911 à 1914. En 1919, à son retour de captivité, il fut nommé à l'Ecole Navale qu'il quitta pour le lycée Louis Pasteur de Neuilly, ville où il se fixa.

Il était né à Quimper mais avait fait ses études à Vannes où son père était professeur au Collège. Il connaissait Rennes pour y avoir été élève de rhétorique supérieure (hypokhâgne) au lycée en 1900, puis étudiant à l'Université.

Brest – on l'a vu – fut son quatrième point d'ancrage en Bretagne.

Ecrivain prolixe, son intérêt pour la province bretonne l'a conduit à produire plusieurs ouvrages tels *Visages de la Bretagne* ou *Les contes de la lande en fleur* parus aux éditions *Horizon de France* mais aussi à s'intéresser à l'Ecole de Pont-Aven, à Gauguin et aux Nabis ...

Le choix de travailler sur Jarry et *Les sources d'Ubu Roi* a pu être motivé par sa connaissance du lycée de Rennes mais elle s'explique aussi par un trait particulier de sa personnalité : détestant les snobismes et doté d'un indéniable flair d'enquêteur, il avait plaisir à "dissiper les légendes et faire justice des préjugés" (Armand Rébillon¹) ... au risque parfois d'y substituer les siens. Mallarmé – son prédécesseur à Avignon – en a fait les frais. Alfred Jarry – on le constatera – fut encore moins épargné.

A. T.

¹ Armand Rébillon, *In Memoriam*, Charles Chassé (1883-1965), *Annales de Bretagne*, 1966, n° 73, pp 517-525.

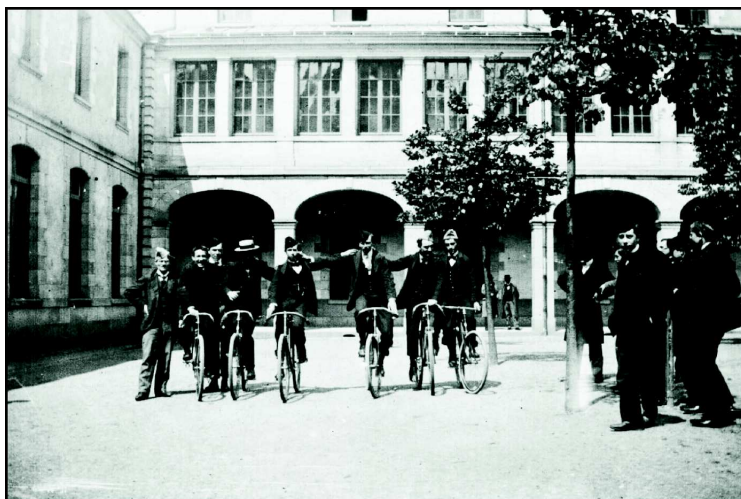
Brest, 1920 – L'angliciste Charles Chassé (*cf ci-contre*) relit un article donné en octobre 1904 au *Mercure de France* par ce "passeur" de littérature anglaise qu'était Henry Davray, où ce dernier établissait un parallèle entre les "drôleries et [les] traits inattendus" du livre d'un humoriste, Mr G. K.Chesterton, intitulé *Le Napoléon de Notting-Hill*, et le rire provoqué par les "géniales créations d'Alfred Jarry". Il a cru percevoir un doute dans le ton de l'article : celui d'un homme, devenu de "sens rassis", qui après avoir applaudi Ubu à tout rompre en 1896, hésite à déchirer "une page vibrante de [sa] jeunesse" en se demandant "si [son] admiration de jadis était bien justifiée".

De l'article, Charles Chassé n'a retenu que le terme de "quasi-mystification" (appliquée d'ailleurs au texte anglais) et se propose d'être celui par qui passera, au delà d'Ubu, une "révision des valeurs" pour peu qu'il puisse être prouvé que "vers 1896, s'était produit parmi bon nombre de gens de lettres un véritable krach de l'esprit critique".

Disons qu'il n'est pas (plus ?) un fervent admirateur d'Alfred Jarry, mort 13 ans plus tôt en 1907. Il l'est encore moins de ses thuriféraires au premier rang desquels il place Henry Bauer.

• Bauer qui, ayant lu "le petit bouquin" d'Ubu Roi paru au *Mercure de France* (p 5), s'était rendu coupable à ses yeux d'avoir, dans l'*Echo de Paris* du 23 novembre 1896, – soit peu avant les représentations des 9 et 10 décembre – fait une description dithyrambique de la pièce qui commence ainsi : "C'est une farce extraordinaire, de verbe excessif, de grossièreté énorme, de la truculente fantaisie recouvrant la verve mordante et agressive, débordant de l'altier mépris des hommes et des choses [...]" "Ubu est l'extrême produit des dynasties de mufferie, engendré par la Révolution française et l'état de bourgeoisie civile et militaire, qu'il se désigne sous les noms de César, de Bonaparte, de Louis-Philippe, de Joseph Prudhomme, de Chauvin ou de Napoléon, qu'il soit revêtu par le coup d'Etat, l'émeute ou la turpitude des suffrages ; il oscille comme le grand pendule de la bêtise nationale..."

• Catulle-Mendes, quoique ayant "émis des réserves sur la beauté de cette œuvre 'inepte et étonnante'" n'en est pas moins étrillé pour s'être exprimé le 11 décembre dans le *Journal* (...) "comme s'il se fût agi d'une pièce de Shakespeare"¹ écrivant : "Fait de Pulcinella et de Polichinelle, de Punch et de Karagheuz, de Mayeux et de Joseph Prudhomme, de Robert Macaire et de Monsieur Thiers, du catholique Torquemada et du juif Deutz, d'un agent de la Sûreté et de l'anarchiste Vaillant, énorme parodie malpropre de Macbeth, de Napoléon et d'un souteneur devenu roi, il existe désormais, inoubliable (...)"



La Cour des Grands en 1900. (Photographie Léon Gallet.)

Rappelons-nous qu'entre décembre 1896 et le moment où Charles Chassé se remémore cette "bataille d'Ubu Roi", une guerre et une révolution ont ébranlé et changé la face du monde. La France vient d'élire une Chambre "bleu-horizon", très conservatrice, et, dans le domaine des arts et de la littérature l'atmosphère est au "retour à l'ordre" ²; ! Ubu n'est pas oublié ³ mais Ubu n'est plus en phase.

Pourquoi dès lors s'intéresser encore à la genèse d'*Ubu Roi* ? Pourquoi ce désir impérieux de dégonfler la baudruche en dénonçant l'imposture de son supposé géniteur ⁴ ?

Comme pour son travail sur Mallarmé, Charles Chassé a une raison personnelle de mener l'enquête : il a été élève au lycée de Rennes en 1899-1900, il connaît bien la ville pour y avoir poursuivi ses études et se souvient parfaitement d'y avoir, à l'occasion, aperçu la silhouette caractéristique de Monsieur Hébert dont nul ne doutait qu'il avait servi de modèle au Père Ubu. Ajoutez à cela qu'il connaît de longue date le comédien Jarrier ⁵, un des condisciples de Jarry à Rennes, qui avait - hasard extraordinaire - interprété le rôle de *Bordure* lors de la reprise de la pièce en 1908.

En quête de témoins

C'est Jarrier qui va le mettre en contact avec MM Flaud et Guillaumin (supposés avoir collaboré avec Jarry) devenus respectivement avoué et vice-président du tribunal civil à Rennes : ils nieront toute implication dans l'élaboration de la *geste ubique* mais lui fourniront moult détails croustillants sur la vie potachique au lycée de Rennes.

C'est encore par Jarrier qu'il retrouve à Brest, "à moins d'un kilomètre de [sa] table de travail", celui qui lui avouera avoir été le "scribe" du "Pré-Ubu", cette pièce en 5 actes, intitulée *Les Polonais*, qui fut reprise presque entièrement par Jarry dans *Ubu Roi* : j'ai nommé Charles Morin.

Charles Morin, ancien élève du lycée de Rennes, polytechnicien (X 1889), exerce, en effet, en 1920, les fonctions de Directeur du Dépôt de l'artillerie de Brest. Les deux hommes auront de nombreuses et fructueuses conversations.

C'est, enfin, par l'entremise de Charles que notre enquêteur entrera en rapport, épistolaire celui-ci là, avec son frère cadet, Henri Morin, condisciple et ami d'Alfred Jarry au lycée. Epistolaire, car Henri Morin, sorti comme son frère de Polytechnique (X 1893), a choisi l'artillerie de Marine et bourlingue alors à travers le monde.

Charles Morin n'a pas vécu dans le même lycée que notre enquêteur. Le premier a vécu dans un établissement en pleine démolition/reconstruction ; on y élevait lentement les nouveaux bâtiments de la Cour des Grands sur l'espace de la Cour des Jeux mais les cours se poursuivaient dans l'ancien lycée, organisé autour de la Cour des Classes.

Situation dont on veut bien croire qu'elle ne favorisait pas le maintien de la discipline !

Les dessins des frères Morin (*ex. ci-contre*) reproduisent d'ailleurs l'aspect des salles héritées du Collège du XVII^e siècle.

Charles Chassé arrivé en octobre 1899, a vécu lui dans le lycée entièrement reconstruit qui venait de servir de cadre au procès Dreyfus et qu'a photographié Léon Gallet.

Qu'importe la différence de décor ! l'évocation des mânes de "Barbapoux" ⁶ suffit à sceller la complicité des deux Charles. Avec Henri Morin ce sera le nom d'Ernest Thirion qui servira de sésame.

Les figures du lycée

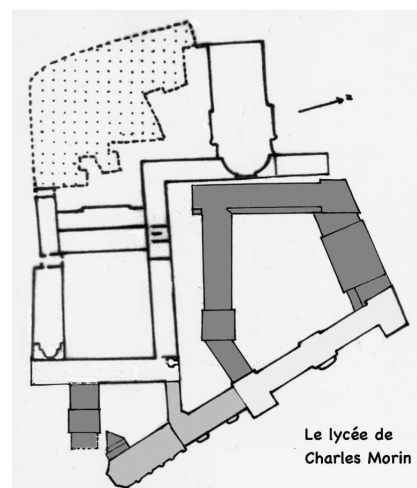
Les élèves passent, les professeurs restent. La plupart — répondant au "standard" — laisse peu de trace. Certains, à la personnalité plus marquante, servent de repère dans les mémoires.

C'est le cas d'Ernest Thirion, professeur de rhétorique, pendant les cours duquel se noua l'amitié entre Jarry et Henri Morin. Ce Normalien marquait l'étape de la classe de première (rhétorique) où il enseignait le français mais accueillait aussi les "vétérans", élèves de rhétorique supérieure (dite "hypokhagne") qui préparaient le concours de l'Ecole normale supérieure ⁷. Nul n'aurait songé à se moquer de lui.

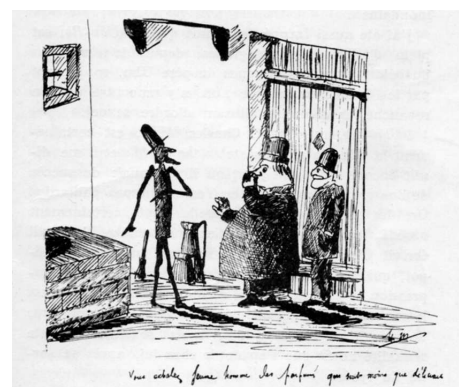
D'autres professeurs tout aussi éminents accrochaient l'attention malicieuse des potaches par quelque travers ou extravagance de leur discours ou de leur comportement. Il n'échappèrent pas à la caricature d'Henri Morin.

C'est le cas du très jeune et très dégingandé Benjamin Bourdon ⁸, professeur de philosophie frais émoulu de Normale Sup qui ne manquait pas d'étonner les élèves par des conseils du genre : "[pour préparer le baccalauréat] commencez plusieurs jours et, au besoin, plusieurs mois à l'avance par ne rien faire, ne rien étudier, ne rien lire ou ne lire que des matières futiles et récréatives n'ayant aucun rapport avec l'épreuve à subir. Ainsi votre esprit bénéficiera de ce double avantage : 1° il ne sera pas fatigué 2° il ne risquera pas d'être encombré par des connaissances acquises à la dernière minute et sur lesquelles il y a toute probabilité qu'on ne vous interrogeât pas." (rapporté par Jarry qui s'en trouva fort bien !).

.../...



En gris foncé la construction du gros œuvre du nouveau lycée (1^{ère} phase 1882-85)



Dans une latrine du vieux lycée

• "Vous exhalez jeune homme un parfum rien moins que délicieux" fait dire Henri Morin au "gaffeur" Félix Hébert accompagné d'Eugène Périer ("collectionneur de polyèdres").

• L'accusé, qui n'est autre que Benjamin Bourdon, jeune et fringant professeur de philosophie, se défend en désignant la source des effluves.

• Délice scatologique d'imaginer ces "figures" du lycée dans les "lieux". Le "bâton inommable" est à sa place.

De 25 ans son aîné, Paul Eugène Périer, professeur de Math-Elem, était lui aussi un personnage : il avait une élocution mécanique, que Jarry fit sienne, "faisant se succéder sans pause toutes les syllabes en leur accordant la même tonalité". En 1888-90 il prend place dans les saynètes des trublions en tant que "collectionneur de polyèdres" mais l'on se garde de le chahuter ; "il est craint des élèves" écrit l'inspecteur d'Académie qui livre peut-être une explication : "il donne des moins zéro" !

Seuls quelques élèves, cancren patentés, comme Octave Priou - dit le bel Octave - qui mit 3 ans à obtenir son second bac, ou Jarry lui-même, "brillant élève avec toutes les manières du pire des cancren" peuvent se hisser à ce niveau de notoriété⁹.

La palme revient cependant à Félix-Frédéric Hébert (1832-1918), professeur de Physique. Quoique doté de toutes les compétences académiques requises et "d'esprit très délié" — tant qu'il n'est pas devant ses élèves — il se signale par un accoutrement étonnant soulignant son physique ingrat : "tête piriforme sur un corps piriforme", énorme bedaine portée par des jambes courtes, vêtements lâches, chapeau ridiculement petit : sa silhouette, connue de toute la ville, lui vaut définitivement le surnom de "Pouilloux"¹⁰ même si les élèves préfèrent jouer avec ses initiales (P H) ou les sonorités du début de son nom : Eb, Ebe, Ebance. Quand il était revenu à Rennes en 1881, sa réputation de prof¹ chahuté mais aussi d'ultra conservateur clérical l'avait précédé. Le chahut s'organisa aussitôt et la geste — œuvre collective — commença à se constituer. Quatre ans après elle était assez mûre pour que Charles Morin puisse transcrire "Les Polonais"¹¹.

Sans Hébert dans les murs, la verve créatrice des potaches se serait éteinte assez vite faute de carburant. Grâce à lui elle flamba ! Les interlocuteurs de Charles Chassé lui expliquent comment.

Créativité collective, subversion concertée.

Ces dignes Messieurs, même lorsqu'ils affectent des remords et jurent de n'avoir rien su du vrai Hébert, ne peuvent dissimuler qu'ils se sont prodigieusement divertis au détriment parfois de leurs versions latines.

"[Il] a pu nous faire rire, mais il n'a jamais été odieux. Ce que j'ai eu depuis de sa vie privée est tout à son honneur. Mais de cette vie privée, nous ignorions tout, quand nous étions potaches. Les légendes que nous avons échaufaudées sur son nom étaient de pure fantaisie (...) il n'y entrerait pas un atome de vérité sauf en ce qui concernait les particularités du costume ; mais sur le plan purement imaginaire on lui attribuait les pires forfaits" confie George Guillaumin.

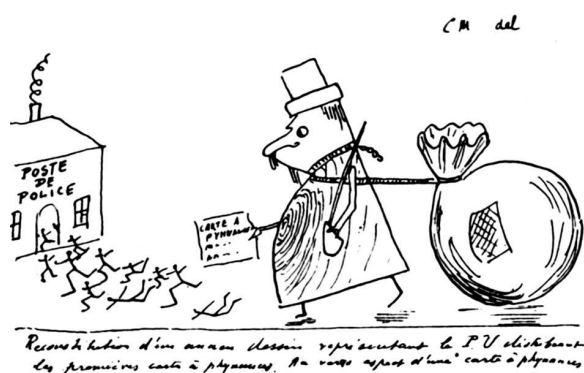
Ces "forfaits" imaginés, on les développe et on les consigne et même on les dessine sur des feuilles volantes qu'on communique au voisin ou qu'on exhibe en cour de récréation. On s'arrange même pour qu'elles soient confisquées afin que les professeurs — et chers collègues — puissent en faire des gorges chaudes (ce qui fait dire au Recteur dans une lettre au Ministre que "l'indiscipline qui règne dans [ses] cours se [communique] aux cours des autres professeurs").

La littérature, étudiée en classe ou puisée à la bibliothèque familiale, fournit figures et canevas¹².

Au départ, courte ou longue, l'histoire est l'œuvre d'un seul auteur. Elle le reste parfois. Ainsi de la saynète intitulée *Les andouilles du PH* dont une scène entière se déroule dans la gidouille du PH qui a mangé trop d'andouilles et doit évacuer. Charles Morin s'en souvient comme étant l'œuvre du seul Le Maux, qui habitait rue du Chapitre (d'où son surnom de *Chapistron*, et - de chat à rat - de *Rastron* ce qui est à l'origine des énigmatiques "côtelettes de rastron" que dévore Ubu dans *Ubu Roi*). Chaque délectable trouvaille d'une œuvre avait vocation à se retrouver réemployée ailleurs, chez le même auteur ou chez d'autres exploitant le filon ; d'interminables histoires en découlaient qu'à force de les "roder" on finissait par connaître "par cœur"¹³. Elles passaient d'une classe à l'autre par le biais de ceux qui s'y "attardaient" mais aussi de frère en frère comme chez les Morin.

La geste ubiquie en question

Ceux-ci sont d'accord pour distinguer deux phases d'élaboration dans ce qu'ils nomment la *geste ubiquie*. Ils y tiennent naturellement la première place. L'aîné, comme animateur de la première vague de création et comme transcritteur des "Polonais"¹⁴ sur un cahier cartonné vert de dix sous, portant l'estampille de la librairie Lafont à Rennes et ayant déjà servi à dresser un catalogue de fossiles. Le second, Henri, continuant l'aventure dans le grand grenier des Morin, 19 faubourg de Paris en compagnie d'un Alfred Jarry enthousiaste et prolifique qui se fait décorateur et metteur en scène des représentations où tous les camarades sont conviés. Après le déménagement du professeur Morin¹⁵ 19 bd de Sévigné, les animations se replient au nouveau domicile des Jarry, rue de Bel Air. Les copains - auxquels se joignent Charlotte Jarry et la propre fille de Félix Hébert, la "ravissante" Alice - adaptent les textes pour les besoins d'un théâtre de

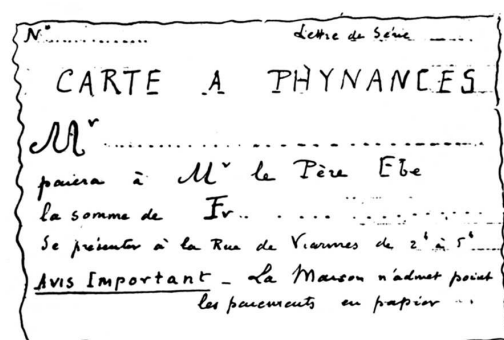


• Trente ans après, Charles Morin, peut encore dessiner de mémoire pour Charles Chassé la silhouette canonique du PH que, lui aussi, nommé désormais le PU (Ubu).

• Véritable terreur, le PU traîne à sa suite l'énorme poche où il enfouit ses larcins et il brandit une de ses "cartes à phynances".

• Les lignes concentriques sur la bedaine dateraient de la pièce intitulée "Les andouilles du PH" composée par Le Maux d'où aussi le nom de gidouille repris par tous.

• Ci-dessous la reproduction d'une Carte à Phynances, que Charles Morin a dessinée au dos du 1^{er} dessin. Il a écrit "rue de Viarnes" en place de "passage Bel Air" ruelle parallèle où habitait Félix Hébert.



marionnettes bientôt converti en théâtre d'ombres¹⁶ baptisé *Théâtre des Phynances* où *Barbapoux* apparaîtra en coryphée des vidangeurs. "C'est à cette époque, [hiver 1889-90] et pour les besoins du théâtre d'ombres, que je remis le manuscrit original à Jarry" écrit Henri Morin.

La *geste ubique* va bientôt quitter Rennes pour la capitale. Et y mener, de fait, une double existence.

D'un côté elle entre à Polytechnique dans le sillage de Charles sous sa forme initiale des "Polonais".

De l'autre, elle va constituer une des sources principales de l'œuvre littéraire que Jarry écrit à Paris où il a déménagé en 1891, transférant bd du Port Royal, le théâtre d'ombres de la rue de Bel Air.

Les Polonais font "un tabac" à l'X où nombre d'élèves, restés très potaches, finissent par la connaître par cœur avant même le lancement d'*Ubu Roi*. Charles Morin cite à ce propos une anecdote qui vaut d'être contée : "Pendant la campagne de Chine¹⁷ deux capitaines d'artillerie coloniale, pris en défaut dans un cabaret clandestin, donnèrent aux gendarmes comme leur nom "Ubu et Rolando". Si bien que le procès-verbal fut dressé au nom de ces deux personnages. Rolando et non pas Bordure ! Ces deux "pitaines" avaient conservé la bonne tradition !".

La bonne tradition — on l'a compris — c'est la version consignée dans "le cahier vert" dont Jarry a modifié le titre et le texte avant de la publier puis de la faire jouer sous le nom d'*Ubu Roi*.

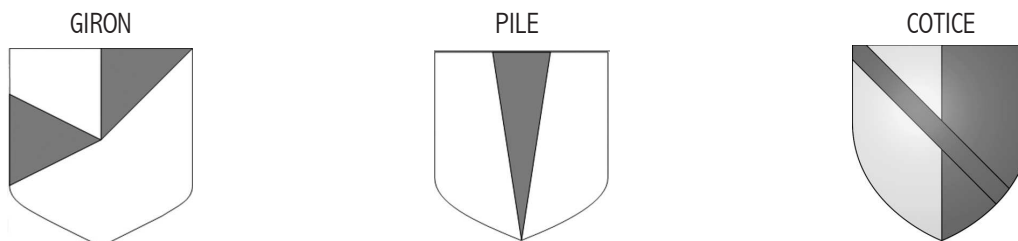
Charles Morin approuve sans réserve l'invention du nom d'Ubu, qui sonne bien mieux que Heb ou Ebe, et qu'il utilise — notons-le — spontanément, mais il en veut à Jarry d'avoir modifié voire supprimé d'autres noms issus d'une pièce qu'il avait, lui, précédemment écrite sous le titre de *Don Fernand d'Aragon*.

"A la trappe" les hidalgos *Don Juan d'Avilar*, *Don Pedro de Morilla* et *Don Guzman Alvarez* !

Jarry les a travestis en Palotins nommés *Giron*, *Pile* et *Cotice* ! et de Rolando il a osé faire *Bordure* !

Ce crime de lèse-tradition nous permet de voir en quel sens Jarry, imprégné du symbolisme ambiant, modifie le texte initial.

Des hidalgos au nom mélodieux inspirés du roman picaresque ? rien à voir avec le ton de l'histoire ! Jarry leur substitue des noms d'éléments de blason "de gueule" (rouge) ! Il est bien sûr à peu près le seul à connaître la filiation nobiliaire, saisiront les initiés ! les autres n'entendront que des noms brefs, étranges, associés entre eux par la lettre "I" : des noms de Palotins quoi !



Pour Jarry, le symbolisme en littérature doit "suggérer au lieu de dire,[et] faire, dans la route des phrases, un carrefour de tous les mots". A ce titre le nom de *Bordure* pour un exécuter des basses œuvres convient assurément mieux que Rolando !

Jarry plagiaire ?

Constater cela n'exonère pas Jarry de l'accusation de plagiat dont le charge notre limier. Le texte original de l'œuvre qui l'a rendu célèbre n'est pas de lui. Charles Chassé le démontre s'appuyant sur maints détails figurant dans *Ubu*, tel ce *château de Mondragon* qui existe bel et bien dans les environs d'Arles où, en 1869, Charles Morin était né mais que Jarry, lui, n'avait pas de raison de connaître. Il en veut pour autre preuve, une édition d'*Ubu Roi* qu'il a eue en mains, et sur laquelle les deux frères avaient vers 1907 (ou 1908) soigneusement rayé les termes "non conformes à la tradition" pour y rétablir les expressions initiales ; il y a répertorié 20 pages modifiées et les changements qu'il note sont minimes mais curieusement les modifications de noms propres n'y figurent pas. Contrairement à ce que laisse entendre notre enquêteur, cette preuve ne suffit pas. Seule la lecture du "cahier vert" aurait permis — selon nous — de s'assurer de la conformité de la "version restaurée" avec "Les Polonais" ou, a contrario, de mesurer l'ampleur d'éventuelles coupes effectuées par Jarry pour resserrer l'œuvre, et opérer ainsi une re-crétion.

Ce cahier vert, Charles Chassé l'a cherché, il a bien cru en retrouver la trace chez Franc-Nohain¹⁸ lequel s'est au final révélé incapable (ou peu désireux ?) de mettre la main dessus.

Reste acquis que cette œuvre est une œuvre largement empruntée ce qui appelle une autre question : pourquoi n'y a-t-il pas eu de protestation ?

Aucune protestation ?

Ce n'est pas tout à fait vrai. Dès le 17 décembre 1896, quelques jours après la représentation au théâtre de l'Œuvre, Charles Morin alors lieutenant au 15^e régiment d'artillerie de Douai et dont on connaît les griefs, avait écrit à Henry Bauer pour lui révéler l'origine de la pièce "tout en se défendant d'en vouloir revendiquer publiquement la paternité"¹⁹

Sur le moment, plusieurs raisons à cela. La première c'est que pour lui, comme pour Henri, cette pièce n'est qu'une pochade de gamins "de 10 à 14 ans", qui les a beaucoup divertis mais qui ne mérite pas d'être prise au sérieux. Ils sont passés à d'autres choses ! ce qu'exprime bien Henri quand il écrit à Charles Chassé ; "A cette époque, mon frère faisait sa première année de régiment, moi ma première année d'X et nous pensions autant à Ubu qu'à notre première tartine de confiture !". La seconde, c'est que sans même juger utile d'en aviser son frère, Henri Morin, resté proche de Jarry, l'avait expressément autorisé à monter la pièce quand ce dernier lui en avait fait la demande en 1894.

.../...

Henri résume son état d'esprit "Pour une œuvre, qu'elle soit statue ou pièce de théâtre l'important c'est qu'elle soit présentée au public. Jarry a bien voulu se charger de cette entreprise, le jour où il fit représenter *Ubu Roi* : et à ce titre, je dois donc lui demeurer, jusqu'à un certain point reconnaissant". Il ajoutera un peu plus tard : "J'ai autorisé Jarry à faire jouer la pièce et à tirer des Polonais tout ce qu'il pourrait. A ses risques et périls, naturellement – car connaissant mal le public auquel il s'adressait – j'étais persuadé qu'il allait au devant d'une avalanche de pommes cuites".

En 1920, les officiers supérieurs que sont les frères Morin, les juristes Guillaumin et Flaud, ne peuvent que répudier l'œuvre subversive de leur jeunesse : " (...) Je partage assez l'avis de mon frère - écrit encore Henri Morin - lorsqu'il vous dit que le succès d'*Ubu-Roi* donne la mesure de la bêtise d'une époque".

Créer

Aucun d'eux n'avait perçu le potentiel dramatique que recélait la radicale férocité de l'œuvre. Jarry si.

Charles Chassé, son "opération-vérité" une fois terminée, estime "important de savoir si, maintenant que l'outre est vide de tout le vent qui la gonflait, elle pourra, néanmoins rester debout".

La réponse est oui.

L'enquête de Charles Chassé n'attente pas au statut d'écrivain d'Alfred Jarry, statut acquis avant même la publication et la représentation d'*Ubu Roi* (cf note 2) statut confirmé par la force avec laquelle – habité depuis le lycée par le personnage d'Ubu avec lequel il a fini par se confondre – il a développé la "veine" ubique, sur un ton qui, lui, ne devait plus rien aux frères Morin et à ses autres condisciples.

Jarry, a fait d'Ubu un type universel – type dont s'inspirera Brecht – mais qui dépasse les frontières de la littérature : dictatures et tyrannies du XX^e et XXI^e siècle en font une œuvre toujours d'actualité. C'est pourquoi Ubu continue à être représenté de par le monde.

Qu'est-ce que créer ? Sinon donner à voir et à entendre ce que d'autres n'ont pas vu ou entendu ?

C'est de tout temps le rôle de l'artiste. Sous quelque forme que ce soit.

La trivialité magnifiée des "ready made" de Marcel Duchamp (1887-1968) ne signifie pas autre chose.

Jarry était un précurseur.

Agnès Thépot

¹ Le schéma narratif d'*Ubu Roi* est très proche de *Macbeth*.

² Une preuve en est que Picasso qui avait effrayé jusqu'à ses amis les plus proches, en peignant, l'année même du décès de Jarry, son grand tableau, *Les Demoiselles d'Avignon* s'est mis à peindre des figures, géantes certes, mais parfaitement "reconnaissables" !

³ Dès 1897, Rochefort, en comparant le Président du Conseil Méline au Père Ubu avait fait entrer le personnage dans la rhétorique politique ; il ne l'a plus vraiment quitté depuis. Charles Chassé fait état de l'existence à Paris de "trois ou quatre Père Ubu, s'habillant comme lui et s'efforçant de penser à sa manière (...)". Notons enfin que lorsqu'en mars 1919, Aragon et Breton se font la promesse de cultiver "la peur de plaire et l'impératif de décevoir" ils adoptent une attitude inspirée de celle de Jarry dont André Breton, par ailleurs entretiendra la mémoire.

⁴ Dès le soir de la représentation Jarry avait laissé le choix aux spectateurs "de voir en Ubu les multiples allusions que vous voudrez ou un simple fantoche, la déformation par un potache d'un de ses professeurs qui représentait pour lui tout le grotesque qui fût au monde". Dans sa nécrologie parue au *Mercure de France*, Arthur Vallette écrit – ce qui ne devait pas être un secret – que "la plus connue de ses œuvres, *Ubu Roi* fut écrite au collège en collaboration avec deux camarades". En 1920, dans *L'Echo de Paris*, Gérard Bauer citait 4 noms de "collaborateurs" de Jarry : Jarrier, Flaud, Guillaumin et Morin.

⁵ Jarrier avait été sociétaire d'Antoine et avait joué dans des mises en scène de Gémier comme, en 1901, *Le Voile du Bonheur* de Georges Clemenceau ou en 1907 *Anna Karénine* d'après Tolstoï. (site *Les archives du spectacle*).

⁶ De son vrai nom Louis Théophile Marie Bousquet, il était né en 1860 à Landevan (Morbihan) et habitait au 7 bd de la Liberté ; de son entrée au lycée en 1878 jusqu'à sa mort prématurée en 1905 il resta aspirant-répétiteur en dépit d'un baccalauréat es-sciences acquis de haute lutte en 1889, à l'âge de 29 ans ! (source : *Registre du personnel*) ; l'inspecteur d'Académie écrit de lui "a peur des élèves et n'a aucune des qualités nécessaires pour faire un professeur même dans le plus petit collège" cité par Jos Pennec, EdC, n° 28 p10.

⁷ C'est ainsi que Jarry fut condisciple du vétéran Marcel Cachin, de 3 ans son aîné, futur dirigeant du Parti communiste français. Ernest François Thirion né le 9 mai 1856 à Angoulême, normalien en 1877, agrégé en 1880, est nommé au lycée de Rennes en octobre 1882. Décoré de la légion d'honneur en 1900. Il habitait 6 faubourg de Nantes. Il est mort jeune le 18 novembre 1902 à l'âge de 46 ans.

⁸ Sur le véritable Benjamin Bourdon voir l'article de J. Pennec dans EdC n°29 p11-13 (Dossier Philosophie, 1^{ère} partie).

⁹ Lire le témoignage de Henri Hertz (en 3^e en 1888-89) sur Jarry cité par J. Pennec dans *Zola, le lycée de Rennes dans l'histoire pp 81 et 82*.

¹⁰ Résumant dans son cahier la séance d'installation du Conseil municipal de Rennes, le 28 mai 1900, où F. Hébert, nouvel élu mais doyen d'âge, prononce un soporifique discours, Edmond Vadot, secrétaire général de la Ville, écrit : "Monsieur Hébert dit "Pouilloux (...)". In *Rennes sous la III^e République* (...) Ouvrage collectif, PUR, 2008.

¹¹ En 1885-86 selon l'aîné des frères Morin. Pas plus tard que 1885 selon Henri.

¹² Le *Pantagruel* de Rabelais, le *Gil Blas* de Lesage mais aussi "Le Comte de Monte Christo" sont des modèles cités.

¹³ Notons que les élèves étaient rompus à la récitation "par cœur" dès l'enseignement élémentaire.

¹⁴ C'est la seule pièce qui ait été transcrite. Notons, pour réflexion, que cette histoire d'usurpation de pouvoir coïncide avec la montée, en France du *Boulangisme* qui a bien failli aboutir en 1889 à une crise de régime et un renversement de la République.

¹⁵ Le père de Charles et Henri Morin était professeur à la faculté des sciences. La rue de Bel Air constituait le haut de l'actuelle rue Martenot.

¹⁶ Jarry n'avait reçu en cadeau que le castelet, sa sœur Charlotte fut associée à la confection des marionnettes ; mais la tâche, pour tous, était lourde, même pour cette artiste qui sculptait admirablement : "elle sculpta dans la glaise, rapporte Charles Morin, un magnifique buste du P.H." "[parvenant] à une ressemblance absolue". Les Jarry et les Hébert (qui habitaient Passage Bel Air, actuelle rue du sergent Guilhard) étaient voisins. La présence d'Alice Hébert, pousse Chassé à s'interroger sur une forme de connivence entre Hébert et ses tourmenteurs.

¹⁷ Il s'agit de la guerre des Boxers du nom de la société secrète chinoise *l'Union de la Justice par le Poing* (1900-1901).

¹⁸ Franc-Nohain (Corbigny 1872-Paris 1934) avocat, sous-préfet, écrivain, poète et librettiste il fut le père de Jean Nohain (1900-1981) dont Jarry était le parrain et du comédien Claude Dauphin (1903-1978). Ses "Petits poèmes amorphes" faisaient partie du programme de la représentation d'*Ubu Roi* donnée au Théâtre des Pantins, 6 rue Ballu en 1898.

¹⁹ Cité dans A. Rebillon, *In Memoriam* - Charles Chassé (1883-1965) Annales de Bretagne 1966 N° 73 pp 520 et 521.